

Un mois plus tard, Pierre était, en effet, présenté à Mademoiselle Blanche XXX.

Première déception ; elle s'appelait Blanche, quand il eût voulu dire : Marguerite, ainsi qu'autrefois.

Peu à peu il devint un des habitués de la maison, — le rêve était devenu réalité. Était-ce bien l'idéal rêvé et déjà entrevu ? — Non. — Blanche était gentille sans doute, mais il lui fallait briller ; se savoir admirée et recherchée constituait pour elle un sort digne d'envie.

Un soir, pourtant, Pierre se décida à lui parler du bonheur d'être deux, d'aimer, de se savoir aimé, de la joie de se sacrifier l'un pour l'autre, de porter à deux et se souriant quand même, les petites misères de la vie. Puis, comme elle se taisait, se croyant compris, il parla longuement de la chère disparue, de Marguerite, tout ce qu'il y avait de bon, de tendre, d'aimant, dans ce cœur d'enfant, ce qu'il avait souffert, croyant son rêve anéanti et la joie ressentie en retrouvant une autre Marguerite ; car elle se laisserait appeler Marguerite, n'est-ce pas ? A cette interrogation, Blanche le regarda, étonnée. Elle ne comprit pas l'anxiété qui fit trembler la voix de Pierre, et répondit : " Qu'importe. Qu'importe ! " à ce cœur, qui avait tant soif d'amour !

Qu'importe ! mot cruel et glacial !

Ah ! oui, qu'importe maintenant à Pierre : son rêve est brisé !

Pauvre Pierre ! Marguerite deux fois est morte !

FOUGÈRE DES BOIS.



Mlle ROOSEVELT, FILLE DU PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS

LE MONUMENT DE VICTOR HUGO

(Voir gravure)

Le 26 février dernier, à l'occasion du centenaire de la naissance de Victor Hugo, on a inauguré, sur la place qui porte son nom, à Paris, et non loin de la maison où il mourut, un magnifique monument de dimensions colossales, dû au ciseau de Barrias, et consacré à la gloire du poète.

Ce monument représente le maître assis sur un rocher de granit. Le poète enveloppé dans les plis d'un ample manteau, rêve, accoudé ; geste familier, consacré par des souvenirs photographiques, pris lors de l'exil terrible ; est d'un superbe effet.

Victor Hugo porte les cheveux un peu longs et la figure est rasée, ainsi qu'il était à l'époque romantique, au-dessous de lui, de chaque côté du socle de pierre, deux figures de bronze se dressent, à sa gauche, Polymnie, tendant vers le Poète, la lyre sonore ; à sa droite Melpomène, brandissant le masque tragique.

Au pied du bloc de rochers granitiques, la pieuvre légendaire, se tord entrecroisant ses tentacules parmi les flots écumeux.

A PROPOS DE LA LANGUE UNIVERSELLE

Montréal, 14 mars, 1902.

Monsieur le Rédacteur.

Vous avez, dans votre dernier numéro, donné l'hospitalité à un résumé très curieux du romancier Wells sur la possibilité du français de devenir la langue auxiliaire internationale de l'avenir.

Les diverses raisons données par M. Wells, pour appuyer sa thèse ; la conclusion qu'il en tire, ne sont pas faites pour me déplaire ; mais je dois, malgré, que ce soit la langue de ma Mère Patrie qui soit choisie comme devant être le véhicule intellectuel de l'avenir protester avec énergie contre semblable prétention.

Du fait que l'on veut que la langue de communication de l'avenir serve aux intérêts et aux usages internationaux, il est donc impossible que cette langue soit une langue actuellement en usage. Le drapeau glorieux de la France, l'aigle à deux têtes des Tsars, l'Union Jack symbolique, peuvent-ils être des emblèmes internationaux ? Non, le bon sens même l'indique. Il en est de même pour les langues, car aucun être humain ne voudra accepter que l'idiome de son voisin soit plus fort, plus considéré que le sien, malgré que le sien serait inférieur de beaucoup à celui proposé.

Aussi je crois que l'on doit sans hésitation, abandonner cette idée d'adoption d'une langue actuellement en usage comme langue auxiliaire internationale ; et que l'on doit sans plus d'hésitation non plus, suivre les Français—malgré que tous les esprits cultivés leur donne les sérieux apports de leurs travaux et déductions logiques—en proposant comme langue auxiliaire internationale une langue nouvelle, internationale dans sa composition même.

Ricevu cijnj miajn gratulojn ; Bone kore al vi.

J. B. A. LEO LEYMARIE.

L'IDÉE DE DIEU CHEZ LES SAUVAGES

Étonné de la majesté de la nature, qui se déploie à ses yeux avec tant de richesse et de magnificence, ravi de la marche invariable des astres qui ornent les espaces incommensurables des cieux, l'homme demeure comme anéanti dans sa faiblesse. Sa raison consternée a besoin de croire à l'existence d'une cause première qui règle et maintienne l'ordre de l'univers au milieu duquel il est perdu. Le sauvage, incapable de spiritualiser l'auteur de toutes ces choses, se plaît à se créer des liens avec les divinités qu'il croit voir dans tous les êtres dont il ne peut comprendre la nature. C'est ainsi que son intelligence, trop bornée pour concevoir un être unique, infini, éternel, gouvernant le monde, voit dans le soleil, dans les fleuves, dans les

montagnes, dans les animaux, autant de divinités, mais sans liaison ni rapport ensemble, à peu près comme se les représente le panthéisme ; chacun de ces êtres est pour lui l'émanation d'une divinité. Le bruissement des flots, c'est le dieu de l'onde qui gémit ; le murmure du feuillage, c'est la divinité des bois qui soupire ; le souffle du vent, c'est l'haleine de l'esprit céleste qui passe. Il personnifie tout : un dieu habite dans sa cabane, un autre folâtre autour de son front et abaisse sa paupière dans le sommeil. Quoiqu'il n'ait ni culte d'adoration, ni temple, ni autel, on reconnaît facilement dans ces conceptions la base de la mythologie païenne. Si les sauvages eussent fait un pas de plus, s'ils eussent élevé des temples à leurs dieux, la similitude aurait été frappante ; mais le culte des Grecs, par exemple, annonçait un peuple avancé dans la civilisation, parce qu'on n'a pas trouvé de peuple civilisé sans dogmes et sans religion.

Pourtant le sauvage devait avoir une idée au moins confuse d'une divinité suprême à laquelle toutes les autres divinités étaient soumises, car il pensait que le ciel et la terre avaient été créés par un être tout-puissant ; cette idée devint plus évidente pour lui après que les missionnaires lui eurent enseigné l'existence d'un seul Dieu sous le nom de Grand-Esprit. Il embrassa sans peine ce dogme qui ne faisait que préciser ce qu'il entrevoyait déjà à travers les ombres de son intelligence, et ce dogme se répandit ensuite avec tant de rapidité que quelques voyageurs l'ont pris pour une partie intégrante de sa foi primitive.

F.-X. GARNEAU.